

un claquement me réveille. une succession de claquements, plus précisément, arythmiques. des toiles effilochées, prises dans les câblages de la tour, qui battent aux vents ascendants. je me lève et me dirige vers le balcon. les volets restés entrouverts s'écartent brusquement et une bourrasque pénètre dans la pièce. un air chaud et sablonneux m'enveloppe. je dois plisser les yeux pour continuer à avancer. puis, comme par un phénomène de reflux, la rafale s'estompe, laissant place à un silence relatif, c'est-à-dire ce sifflement lointain mais incessant du vent dans les câbles aux niveaux inférieurs de la tour.

le ciel est orange, opaque. seul un halo plus clair permet d'identifier la localisation du soleil. la tour jumelle, en face, imposante et noire, constitue l'unique attrait du panorama. je m'approche du rebord. on ne distingue pas le sol, masqué par la tempête de sable. à plusieurs centaines de mètres en contrebas, les deux pylônes noirs des tours émergent du tumulte.

désœuvré, je scrute à nouveau l'autre construction, essayant d'y distinguer des détails, d'éventuels individus qui, comme moi, auraient eu l'idée saugrenue de sortir contempler la tourmente, somme toute banale à cette latitude. mais rien ne daigne être distingué au milieu de ce fatras architectural. depuis l'endroit où elle s'évase et qui concentre l'essentiel de la zone habitable, la surface de la tour n'est qu'un entrelacs de câbles, de corniches et autres protubérances tarabiscotées, les mêmes qui m'entourent ici, de tous côtés, moulés dans ce matériau noir et luisant qui fait que les tours semblent suinter en permanence.

je me retourne et m'adosse à la balustrade. à travers la porte-fenêtre je la vois qui s'étire dans le lit défait. nos vies se sont croisées ici, à la verticale de ce désert. nos vies anonymes. mais d'autant plus singulières. elle m'a épargné une de ces déclinaisons en « -a » qui sont monnaie courante par ici et qu'elle improvise vraisemblablement pour chaque nouvel amant.

« tu forces l'honnêteté, va savoir pourquoi, m'a-t-elle lâché. je n'ai plus de nom. et en attendant que je retrouve celui qui me l'a donné, je m'appelle X.

– alors nous sommes homonymes dans l'anonymat, ai-je répondu. mais j'ai pour ma part renoncé à corriger l'amnésie. ma vie se suffit des quelques certitudes qui précèdent ma dénomination. »

elle s'est alors approchée de moi. « comme celle qui te dit que tu me désires. »

je reviens m'étendre près d'elle. malgré le vent qui a balayé la pièce, les draps ont conservé son odeur. dressé sur un coude, je la regarde. elle veut que je l'accompagne. je lui fais remarquer que c'est là un trait typiquement féminin, du moins à mes yeux, cette sorte de redevance post-coïtale, contrepartie d'avoir laissé à l'homme la possibilité de pénétrer ses chairs. l'offrande de son corps signifie d'emblée pour la femme l'exigence d'un tribut. marchandage ou engagement, l'acte sexuel possède a priori des implications susceptibles, lorsqu'il en prend connaissance, de faire tomber des nues l'homme venu simplement pour le plaisir, que ce soit pour en prendre mais également pour en donner. et bien entendu, une inversion de cette logique serait une concrétisation même de l'inconcevable. cette réflexion la fait sourire, comme si elle semble ravie de s'entendre dire ou rappeler cela.

elle veut donc que je l'accompagne. retrouver l'homme qui lui a donné son nom. avant que je ne puisse esquisser la moindre moue de désapprobation, elle se met à m'expliquer. qu'elle a été créée 54 fois. et qu'elle n'a de cesse de rechercher celui qui a initié cette possibilité il y a des centaines d'années de cela. sa perpétuation sur cette durée repose dans quelques grammes de silicium fichés dans un corps 100% organique dont la reconstitution est encodée dans la puce et peut-être mise en œuvre pour peu que l'on dispose d'un terminal informatisé performant, couplé avec les matières premières ad hoc.

« là, j'ai encore rêvé d'un désert et d'un ciel plus rouges que celui-ci. je crois bien que c'est avant que je devienne celle que je suis maintenant. des souvenirs de ma première existence, avant les 54. une existence dont la raison d'être concernait ces lieux inhospitaliers que je revois en rêve. »

son regard est doux. elle me demande s'il y a une femme dans mon cœur. je réponds d'abord par l'affirmative. puis quelques secondes passent. elle doit se douter que je n'ai pas fini de m'exprimer car elle n'ose pas rompre ce silence. cependant ses yeux traduisent son impatience.

« je ne sais plus, avoue-je finalement. il y a – il y a eu une femme. mais je ne me souviens plus d'elle, de ses traits. »

elle fronce les sourcils. ne comprend pas. mais je ne veux pas m'étendre davantage sur le sujet. je pourrais lui dire, pour résumer, que je recherche cette femme comme elle recherche son créateur, si cela ne me renvoyait pas une nouvelle fois à la confusion de la quête qui m'a vu atterrir ici. je préfère l'entendre parler d'elle, admirer ce sourire espiègle qu'elle arbore quand elle se remémore son passé.

avant qu'elle ne pose une question fatidique, j'esquive :

« et toi ? celui que tu recherches, est-ce lui l'homme dans ton cœur ? »

elle sourit à nouveau.

« cela pourrait. mais comme dans ton cas, je ne me souviens plus de ses traits. certainement les centaines d'années d'érosion électronique du silicium.

– mais franchement, tu ne crois pas qu'il t'a créé pour pouvoir te baiser ? »

j'ai peur soudain de la vexer. mais elle ne se démonte pas :

« je ne crois pas non. à vrai dire, si cela avait été purement sexuel, je pense qu'il aurait façonné un homme. il a voulu non seulement me donner l'intelligence, mais également la féminité. sa plus grande réussite est d'avoir fait que celle-ci soit de ces certitudes qui précèdent tout éventuel nom à consonance féminine qu'il aurait pu me donner. cette certitude qui existe aussi jusque dans ton désir. »